

Raphaël
Enthoven

Nouvelles morales
provisoires

(Nouvelles)
Morales provisoires

Raphaël Enthoven

(Nouvelles)
Morales provisoires

ISBN : 979-10-329-0511-1
Dépôt légal : 2019, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour Marilyn Maeso,
son frère d'arme.*

« Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. »

Albert CAMUS,
Le Mythe de Sisyphe

Avant-propos

Une idée fleurit comme un flocon développe six branches.

Dès qu'on la trempe dans un peu de patience, elle s'épanouit avec la sûreté de l'instinct, à la vitesse de l'encre sur le derme d'un buvard.

L'édifice qu'elle compose est inédit, improbable, mais ordonné. Et tout en lui, après coup, relève de la nécessité. Il est juste, en cela, de dire que nul n'est propriétaire d'une idée. Nous ne sommes pas la source de nos idées, nous en sommes l'outil de cuisson. Nous mettons nos mots à la disposition des capricieuses qui naissent sans prévenir et parfois s'estompent alors qu'imprudemment on les regardait s'ébattre au lieu de les consigner – et laissent au cœur un sentiment de cendres chaudes.

Comme une graine bien plantée, une idée se déploie si vite que les phrases pour la décrire ressemblent aux parapets qu'un géant bienveillant disposerait à la hâte, au passage de l'imprudent sur une crête. Mais comment écrire assez légèrement pour ne pas enfermer l'idée dans les mots qu'on emploie ? Comment être, littéralement, aux ordres d'une intuition et la servir *dans son jus* à des esprits affamés ? Tandis que l'idée danse et menace de s'envoler, les mots composent un filet avec son ADN, dans l'espoir qu'elle y tombe.

« Hélas, mes pensées, qu'êtes-vous devenues, maintenant que vous voilà écrites et peintes ! Il n'y a pas longtemps, vous étiez si diaprées, si jeunes, si malignes, pleines de piquants et de secrètes épices qui me faisaient éternuer et rire – et à présent ? Déjà vous avez perdu la fleur de votre nouveauté, et quelques-unes d'entre vous, je le crains, sont en passe de devenir des vérités... », gémit Nietzsche à la fin de *Par-delà Bien et Mal*. Comme si l'écriture était du marbre. L'élan d'une idée s'abîme-t-il dans la matière des mots (à la façon dont un choix abolit une infinité de possibles) ? Un texte n'est-il que cela : la trace d'une intuition, le polaroid d'un éclair ? L'idée, comme l'oiseau de pluie, refuse-t-elle de chanter dans la cage du verbe ? Nietzsche est injuste avec lui-même. Tout paragraphe de son livre est une rose du désert qui s'ouvre généreusement, chaque fois qu'un lecteur y verse l'eau de son regard. L'oiseleur n'est pas toujours un assassin.

Est-ce un constat, ou bien l'effet d'une fréquentation assidue des conservateurs subversifs¹ qui, tout en décryptant les mécanismes du pouvoir, préfèrent le maintien de l'ordre établi à son renversement – penseurs que Clément Rosset appelle « terroristes² »

1. Montaigne, qui, tout en rappelant qu'un roi n'est jamais assis que sur son cul, déclare préférer « l'injustice au désordre ». Pascal, qui, tout en disant que nul n'est roi de droit divin, trouve essentiel de sauver les apparences et de maintenir au duc le respect qu'il ne mérite pas davantage qu'un autre. Et Spinoza, qui ne défend la liberté de culte que parce qu'elle semble, à ses yeux, la meilleure garantie de la paix de l'État.

2. « Terrorisme philosophique, qui assimile l'exercice de la pensée à une logique du pire : on part de l'ordre apparent et du

(et dont le travail de termites, à l'inverse de ceux qui construisent des systèmes rassurants comme autant de miroirs où l'humanité s'offre un reflet avantageux, consiste à saper, déconstruire et interroger la valeur des valeurs qu'on se donne) ? Le fait est que les chroniques qui composent ce recueil ont été largement rédigées sous la dictée de l'intuition suivante : dans un monde où l'histoire fait l'objet de tentatives de réécriture destinées à en bannir les traces d'injustice, où les gens sont condamnés en ligne avant d'être jugés en droit, et où les livres sont passés par des censeurs au tamis de ce qu'il est convenable de dire, *nos libertés sont en train de mourir, avec le sentiment de guérir* – comme on se tire une balle dans la tête pour s'ôter la migraine.

Et pour cause. Aucun monstre, apparemment, ne menace nos libertés. Aucune adversité caricaturale ne prétend faire obstacle – comme l'Union soviétique ou le Troisième Reich – à l'exercice de nos droits. Nul titan dont l'unanime rejet fortifie les peuples et soude les volontés. Nulle injustice légale, nul apartheid, dont l'abolition serait un changement de régime. Non. La démocratie ne promet qu'elle-même

bonheur virtuel pour aboutir, en passant par le nécessaire corollaire de l'impossibilité de tout bonheur, au désordre, au hasard, au silence, et, à la limite, à la négation de toute pensée. La philosophie devient ainsi un acte destructeur et catastrophique : la pensée ici en œuvre a pour propos de défaire, de détruire, de dissoudre – de manière générale, de priver l'homme de tout ce dont celui-ci s'est intellectuellement muni à titre de provision et de remède en cas de malheur. Tout comme le vaisseau par lequel Antonin Artaud, au début du *Théâtre et son double*, symbolise le théâtre, elle apporte aux hommes non la guérison, mais la peste », Clément Rosset, *Logique du pire. Éléments pour une philosophie tragique*, PUF, coll. « Quadrige », 2013.

et n'est menacée que par elle-même, comme les escarres viennent à un corps immobile et dénutri. De l'intérieur.

Vaincu par sa propre victoire, saisi par l'ennui, un régime de droits égaux se voit mis en accusation par des révolutionnaires désœuvrés, partagés entre le dépit d'être nés à l'époque où la loi est la même pour tous et le désir d'avoir encore une place, fût-ce un strapontin, au banquet des victimes – et qui, pour cette raison, persistent à croire qu'ils vivent dans un « État raciste », ou que la défense de l'universel n'est qu'un discours de « dominants ». Une radicalité insatisfaite, dont l'unique méthode est de disqualifier ceux qui n'en partagent pas les diagnostics, ne pardonne pas à un régime de libertés de n'être pas le mal absolu, et s'évertue, par tous les sophismes, à repeindre en tyrannie le mode de gouvernement qui – parce qu'il n'est pas une tyrannie – lui en donne le droit.

Étrange inversion des urgences au terme de laquelle, par exemple, le sort réservé aux homosexuels dans plus de 70 pays qui pénalisent l'homosexualité (et, pour 10 d'entre eux, la punissent de mort) passe après la dénonciation du *pinkwashing* occidental ou de l'« impérialisme gay ». Où des « féministes » qui banalisent le port du voile islamique en le comparant au port du short (ou des talons aiguilles) en viennent à interdire la critique des symboles patriarcaux dès lors qu'ils relèvent d'une culture ou d'une religion extra-occidentale. Où des antiracistes, en guerre contre les discriminations ancrées dans la société française, multiplient les discours séparatistes et racialisés, et indexent la façon de penser sur la couleur de la peau. Spectaculaire inversion des valeurs, au

terme de laquelle, au lieu de lutter contre l'excision ou aux côtés des Iraniennes qui vont en prison pour être sorties tête nue, on bataille, en France, pour la suspension temporaire de la mixité, contre le droit de critiquer le féminisme quand on est un homme (ou d'être antiraciste quand on est un Blanc), ou encore pour une orthographe épïcène et des pansements de couleur... Tels sont les paradoxes d'un esprit révolutionnaire, mais docile, qui choisit ses victimes et ses combats non en fonction du degré de gravité des oppressions subies, mais de leur origine, afin de ne pas froisser des alliés auxquels il se soumet comme à des maîtres. Militants d'un camp plutôt que d'une cause. Convergence des potes.

Il existe trois manières d'être vaincu par cette peste bénévole.

La première est de flatter la personne qui tient de tels discours. Par lâcheté, d'abord (parce qu'on ne veut pas d'emmerdes avec la pensée marginale majoritaire), mais aussi par paternalisme. Quelle meilleure façon de rester un dominant, justement, que d'endosser l'unique responsabilité de tous les maux de la Terre ? Quel meilleur témoignage de racisme et de *dominatisme* que d'en lire les contours à la lumière des crimes qu'on reproche à ses ancêtres ? Les derniers hérauts de la pensée coloniale sont des universitaires en peau de lapin qui persistent à tenir le Blanc pour la cause de tout. Et comme Sartre, purgeant indéfiniment la peine d'être né bourgeois, mettait son image et son verbe au service du Parti communiste, des intelligences exceptionnelles, surdiplômées et bénies par la République, mettent leur érudition au service de leur culpabilité. La bêtise est